

Québec français

Pierre Tisseyre : Pionnier de l'édition québécoise

Aurélien Boivin

L'influence américaine sur la culture québécoise
Numéro 98, été 1995

URI : id.erudit.org/iderudit/44275ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (1995). Pierre Tisseyre : Pionnier de l'édition québécoise. *Québec français*, (98), 20–20.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



L'éditeur et écrivain Pierre Tisseyre est mort à Montréal, le 3 mars dernier, dans sa 85^e année d'existence, après une vie presque entièrement consacrée sinon à l'édition du moins au livre, qui le passionnait. Né à Paris, le 5 mai 1909, Pierre Tisseyre a fait des études en droit et s'est spécialisé dans les problèmes de droit d'auteur. Il a d'ailleurs été conseiller juridique pour la Société Paramount, de 1932 à 1935, avant de se lancer dans le journalisme, comme correspondant à New York du *Petit Journal* et de *La Gironde*, deux journaux français. La guerre 1939-45 devait changer le cours de sa vie. Enrôlé au début des hostilités, il est fait prisonnier des Allemands et passe cinq longues années dans les camps de concentration. Il a d'ailleurs raconté, dans *Cinquante-cinq heures de guerre*, publié à Paris en 1943, rédigé dans un oflag de Silésie et récemment réédité, l'ultime résistance du bataillon de 36 hommes qu'il commandait à titre de lieutenant, à la bataille de Formerie, « un gros village de deux à trois mille âmes, à mi-chemin entre Amiens et Rouen » (p. 14). Ce récit témoigne de l'engagement social de l'homme qui, dès le début des hostilités, n'a pas manqué de revenir en France pour faire son devoir. Il témoigne aussi d'un grand humanisme car ce lieutenant est incapable

PIERRE TISSEYRE

PIONNIER DE L'ÉDITION QUÉBÉCOISE

de se faire à l'idée d'enlever la vie à son semblable, fût-il son ennemi : « Mon bras retombe. Je n'ai pas tiré. Je n'ai pas envie de tuer. Mon cœur ne contient ni haine, ni fureur, ni fièvre. Certes, cet homme appartient à un peuple que j'ai appris à redouter, à détester » (p. 152). Mais c'est un homme et il lui laisse la vie. « La guerre est un mal [...] un mal inévitable et parfois nécessaire. Elle est une épreuve, un bain de souffrance, un temps d'horreur, mais on peut en sortir meilleur et purifié », écrit-il encore (p. 154). Pierre Tisseyre a appris à aimer la vie par la guerre, ainsi qu'il le montre dans son récit et dans « Barbelés », le récit de sa captivité qu'il ajoute à la réédition de *Cinquante-cinq heures de guerre*, en 1994, publié quelques mois après la mort tragique de son fils François, son bras droit dans le secteur de l'édition, en juillet 1993.

Pierre Tisseyre s'est installé au Québec, en décembre 1945, à peine libéré. C'est là qu'il épouse Michelle Ahern et qu'il fonde une maison d'édition, le Cercle du livre de France, dans l'intention avouée de venir en aide aux écrivains québécois. Cette mission, il l'a poursuivie avec générosité et acharnement tout au long de sa vie. Son coup d'envoi : *Mathieu* de Françoise Loranger, qui dérange plus d'un critique bien pensant, tout comme le Prix du Cercle de livre de France, qu'il crée cette année-là et qui est loin de faire l'unanimité. Rappelons simplement l'accueil réservé à *Louise Genest* de Bertrand Vac (1950). C'est lui qui découvre les romanciers André Languevin, Gérard Bessette, Claude Jasmin, Hubert Aquin, des romancières aussi comme Diane Giguère, Claire Martin, Alice Parizeau et plusieurs autres, qu'il édite et réédite, et qu'il parvient à faire lire en fondant un cercle de lecteurs qu'il alimente de ses livres. Com-

bien d'autres écrivains québécois lui doivent-ils la consécration parce qu'il a cru en eux et qu'il a su leur donner leur chance. D'aucuns lui reprochent encore son refus de ne pas avoir publié Réjean Ducharme. Il s'est longuement expliqué dans *L'art d'écrire*, son testament spirituel, paru l'an dernier. Il n'a jamais refusé *L'océantume*, qu'il n'a même pas lu en entier sur manuscrit parce que la copie était de très mauvaise qualité, matériellement parlant s'entend. Il s'est expliqué aussi sur son refus de publier un roman de Marie-Claire Blais qu'il avait jugé faible. Peut-être est-il quelque peu responsable du prix Médicis que la Québécoise obtient quelque temps plus tard avec un autre roman, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, que l'écrivaine a sans doute mieux travaillé.

Pierre Tisseyre a joué un rôle de pionnier dans l'édition québécoise. Il laisse un héritage important qui témoigne de sa foi dans l'écrivain et dans la littérature d'ici qu'il a toujours défendus, avec détermination et courage, à une époque où ils étaient bien peu nombreux ceux qui, comme lui, croyaient déjà en notre valeur et en notre talent.

Pour tout ce que cet homme déterminé a fait pour notre littérature et pour notre culture, Pierre Tisseyre n'est pas mort. Son nom demeurera, puisque son œuvre, les Éditions Pierre Tisseyre, se poursuit grâce à son fils Charles. Il faut souhaiter que l'on rappellera sa mémoire en baptisant de son nom une importante manifestation littéraire, un prix par exemple.

Merci, Pierre Tisseyre au nom de tous les écrivains que vous nous avez fait connaître et aimer, au nom des lecteurs et lectrices que vous avez formés et au nom de tous les Québécois et les Québécoises en qui vous avez cru.